

GAUMONT PRÉSENTE

OMAR SY

TIRAILLEURS

ALASSANE DIONG

JONAS BLOQUET



FESTIVAL DE CANNES
UN CERTAIN REGARD
FILM D'OUVERTURE
SÉLECTION OFFICIELLE 2022

UN FILM DE
MATHIEU VADEPIED

LE 4 JANVIER
AU CINÉMA

PRODUIT PAR BRUNO NAHON ET OMAR SY

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

POUR ORGANISER UNE SÉANCE AU CINÉMA AVEC VOTRE CLASSE

Il vous suffit de contacter la salle de cinéma qui vous convient. Vous pourrez mettre en place une séance avec la direction du cinéma, au tarif Groupe. Toutes les salles sont susceptibles d'accueillir ce type de séance spéciale. Le cinéma se rapproche du distributeur GAUMONT pour demander le film.

DURÉE DU FILM : 1H40

Dossier initié par Parenthèse Cinéma

Auteure : Anne Angles, professeure agrégée d'histoire-géographie

CONTACT : SCOLAIRES@PARENTHESECINEMA.COM

L'HISTOIRE DU FILM

1917. Bakary Diallo s'enrôle dans l'armée française pour rejoindre Thierno, son fils de 17 ans, qui a été recruté de force. Envoyés sur le front, père et fils vont devoir affronter la guerre ensemble. Galvanisé par la fougue de son officier qui veut le conduire au cœur de la bataille, Thierno va s'affranchir et apprendre à devenir un homme, tandis que Bakary va tout faire pour l'arracher aux combats et le ramener sain et sauf.

LES PERSONNAGES



OMAR SY
EST **BAKARY DIALLO**



ALASSANE DIONG
EST **THIERNO**



CLÉMENT SAMBOU
EST **ADAMA**



JONAS BLOQUET
EST LE **LIEUTENANT CHAMBREAU**



FRANÇOIS CHATTOT
EST LE **GÉNÉRAL CHAMBREAU**

SOMMAIRE

• ENTRETIEN AVEC MATHIEU VADEPIED, RÉALISATEURp.4	• PARTIE II : DES AFRICAINS DANS LES TRANCHÉESp.19	• HOMMAGE AUX ANCIENS COMBATTANTS AFRICAINS, MALGACHES ET COMORIENS DE L'ARMÉE FRANÇAISE PAR TRISTAN LECOQ, INSPECTEUR GÉNÉRAL (HISTOIRE – GÉOGRAPHIE)p.56 à 57
• ENTRETIEN AVEC OMAR SY, ACTEUR ET PRODUCTEURp.7	• 1. « FAIRE » DES TIRAILLEURS (+ ACTIVITÉS ET QUESTIONS)p.20 à 26	• SOURCES D'INSPIRATION ET OUVRAGES CONSULTÉS POUR LE TRAVAIL D'ÉCRITURE DU FILM TIRAILLEURSp.58
• OLIVIER DEMANGEL, SCÉNARISTEp.8	• 2. FRÈRES D'ARMES OU « CHAIR A CANON » ? (+ ACTIVITÉS ET QUESTIONS)p.27 à 34	
• PARTIE I : BAKARY ET THIerno, NOUVELLES RECRUES POUR UNE « FORCE NOIRE » EN MUTATIONp.9	• 3. D'AUTRES GUERRES (+ ACTIVITÉS ET QUESTIONS)p.35 à 39	
• 1. MOBILISER DES AFRICAINS POUR COMBATTRE LA FRANCE : UNE IDÉE QUI N'A RIEN DE NEUF EN 1917p.10	• BOÎTE À OUTILS DE LA PARTIE IIp.40	
• 2. BAKARY ET THIerno : TIRAILLEURS MALGRÉ EUXp.11	• PARTIE III : ENTRE HISTOIRE ET MÉMOIRES, LES TIRAILLEURS ..p.41	
• 3. DES VILLAGES AFRICAINS AU FRONT DU NORD OU DE L'EST DE LA FRANCE : UN ITINÉRAIRE INITIATIQUE ET UN CHOC CULTURELp.12	• IMAGES FRANCO-ALLEMANDES DES TIRAILLEURS : DU FANTASME À LA NORMALISATION ? (+ ACTIVITÉS ET QUESTIONS)p.42 à 46	
• ACTIVITÉS DE LA PARTIE I - DOCUMENTSp.13 à 16	• UN TIRAILLEUR SOUS L'ARC DE TRIOMPHE ? (+ ACTIVITÉS ET QUESTIONS)p.47 à 49	
• ACTIVITÉS DE LA PARTIE I - QUESTIONSp.17	• LA MÉMOIRE DES TIRAILLEURS : UNE MÉMOIRE EFFACÉE ? (+ ACTIVITÉS ET QUESTIONS)p.50 à 53	
• BOÎTE À OUTILS DE LA PARTIE Ip.18	• BOÎTE À OUTILS DE LA PARTIE IIIp.54 à 55	

Un film soutenu par la Région Grand Est.

Le film TIRAILLEURS a bénéficié d'une aide à la production de la Région Grand Est en 2021, en partenariat avec le CNC, et de l'accompagnement du Bureau d'accueil des tournages de l'Agence culturelle Grand Est. Le tournage s'est tenu du 23 août au 13 octobre 2021 dans le village de Neufmaison et ses alentours. Il a mobilisé des techniciens régionaux (repérages, référent Covid, auxiliaires et renforts régie, rippeurs, assistants paysagistes, assistants décorateurs construction) mais aussi de très nombreux seconds rôles et figurants (Adama, Abdoulaye, Sadibou, ...) qui ont en particulier joué les soldats compagnons d'infortune du personnage de Omar Sy.

Découvrez le clip « Conjuguez toutes les émotions en Grand Est ! » : https://www.youtube.com/watch?v=_QN4fTAQDos

ENTRETIEN AVEC MATHIEU VADEPIED

RÉALISATEUR

« TIRAILLEURS EST LE PROJET D'UNE VIE »

Quelle idée vous a porté en réalisant TIRAILLEURS pour le cinéma ?

Je pense que le cinéma peut être une forme d'expression populaire dans un sens noble, qu'il peut et qu'il doit avoir cette ambition et cette dimension à la fois poétique et politique. Nous avons voulu absolument que le film puisse être regardé par le public le plus large possible : les enfants comme les anciens ; ceux qui sont concernés par le récit comme ceux qui pensent n'avoir rien à voir avec l'histoire... L'esprit est celui-là : sans reconnaissance de notre passé commun, on ne peut pas continuer, on ne peut pas réparer, on ne peut pas créer ensemble une société bâtie sur le respect. Je dis bien « reconnaissance », qui est un toute autre conception que la repentance qui semble un argument fabriqué pour ne pas aborder les questions essentielles de mémoires.

Nous avons l'ambition de toucher, par une histoire intime, des questions universelles. Et l'universalité de notre récit est dans la transmission père-fils, au cœur de la dramaturgie du film, sur cette question simple : le moment de bascule, où l'autorité du père est battue en brèche par celle du fils. C'est par cette « petite histoire intime » que la grande histoire peut ne pas être écrasante et sentencieuse. Et donc compréhensible et abordable.

Quels sont pour vous les enjeux de votre long-métrage ?

Si je prends « enjeu » comme objectif, le but est utopique : contribuer à transformer la vision qu'on a de notre société, montrer cette richesse qui est justement la diversité qui la compose. Le film doit interroger cela, déclencher de la curiosité, il doit, je l'espère, toucher ceux qui sont enfermés dans leur peur, dire la beauté des cultures, des façons de vivre,

des langues, et cette acceptation, ce désir de la différence car ce sont des forces. Si le film pouvait avoir cet impact, alors ce serait magnifique.

Si le projet nous a porté aussi longtemps, d'aussi loin, si nous avons toujours gardé le désir de faire ce film avec Bruno Nahon et Omar Sy, c'est sans doute grâce à cette dimension utopique. Et il y a aussi bien sûr cet enjeu mémoriel majeur : rendre hommage aux tirailleurs sénégalais et plus largement, à tous les hommes issus des ex-colonies françaises qui ont combattu, sans avoir eu la reconnaissance de leur sacrifice.

Cette vision, soutenue sans faille par Bruno Nahon, l'un des producteurs du film, pendant toute l'écriture, accompagnée et portée avec mon co-auteur Olivier Demangel et avec Omar Sy, était de donner une dimension lumineuse et forte de nos héros. Ne pas les construire dans une posture victimaire, mais au contraire, transfigurer des personnages ordinaires et les élever au statut de véritables héros. Il y a là l'ambition de redonner une forme de dignité à ces pères et plus largement aux générations des parents qui portent cette forme d'humiliation aux yeux de leurs enfants.

Pourquoi votre film s'intitule-t-il TIRAILLEURS et non pas TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS ?

J'aime la simplicité de l'énoncé en un seul mot, plus cinématographique à mon sens, et qui apporte une universalité au propos. Les tirailleurs dits « sénégalais » n'étaient pas tous sénégalais ; c'est un terme employé par extension car les soldats enrôlés provenaient de toute l'Afrique de l'Ouest. Le titre vise donc à inclure tous les tirailleurs et à étendre son propos à toutes les colonies françaises de l'époque, sans se limiter au Sénégal, ni à l'Afrique.

Réaliser un film de guerre, c'est en général montrer un face-à-face entre les troupes françaises et l'armée allemande. Dans votre film, l'adversaire est quasiment absent, sauf dans la séquence d'assaut du fortin. Pourquoi ce choix ?

Avant tout, ce choix répond à la question du point de vue. Le projet est une immersion dans l'expérience vécue par les tirailleurs. Il repose sur un travail d'écriture et de mise en scène qui tente de se placer, à toutes les étapes de la fabrication du film, dans les pas des tirailleurs, dans leur expérience intime et individuelle. Il s'agit de rester du côté de l'expérience vécue sans être omniscient, en adoptant le regard de ceux qui débarquent en France et qui ne savent rien de la langue, ni de la culture, ni de cette guerre, ni des ennemis supposés (les Allemands). Dans cette perspective, une dimension de huis clos se dégage et on se trouve immergé dans leur quotidien, dans l'incompréhension des codes, de la langue et même des raisons pour lesquelles ils sont là pour faire la guerre, pour le pays qui les a colonisés. Par le parti pris de cette trame intime du récit, nous éprouvons les antagonismes de nos héros à leur échelle, entre eux et vis-à-vis des colons. Les Allemands deviennent dans le récit, de ce point de vue, des ennemis fictionnels presque invisibles à leurs yeux.

Le film est très peu contextualisé dans le temps et dans l'espace : 1917 et 1921 sont les seules années évoquées de manière générique ; les bataillons ne sont jamais localisés. Pourquoi ce parti pris alors que les engagements des troupes sont connus et commémorés (Verdun, la Somme...) ?

Il s'agit d'un choix d'écriture avec Olivier Demangel, le coauteur de TIRAILLEURS, avec qui j'ai traversé cette aventure. Nous partagions cette vision avec les producteurs qui lisaient les versions de scénario au fil des années.

D'abord les sources côté sénégalais sont très rares, et nous avons fait ce pari de raconter leur histoire dans l'immédiateté de leur présent. Nous souhaitons par ailleurs, pour des raisons esthétiques et de liberté d'écriture, ne pas être soumis à une reconstitution historique pleine de pièges et d'obligations. Revendiquer une situation précise, des dates et des lieux, nous soumettait à des potentielles erreurs historiques (sur les chiffres, les conditions de combats...) alors même que les chiffres et les situations diffèrent parfois selon les sources.

C'était, là aussi, pour aller dans le sens d'une expérience totalement immersive. Ce qui compte pour nous au final, c'est la valeur symbolique du village, des batailles et de

tous les soldats venus des colonies. TIRAILLEURS est un film d'époque, mais pour moi le récit pourrait aussi bien se passer aujourd'hui. Le film a aussi une dimension intemporelle dans le sens où nous avons travaillé des enjeux intimes universels : la confrontation d'un père (Bakary/Omar Sy) et de son fils (Thierno/Alassane Diong) qui réagissent à l'opposé face à cette épreuve, forcés de participer à une guerre située à des milliers de kilomètres de chez eux, sans aucun lien avec ses enjeux.

La manière dont ils traversent cette aventure ambiguë, où le fils est fasciné par l'uniforme et la guerre et où le père freine des quatre fers, est notre fil conducteur dramaturgique. L'intention est d'amener dans le récit une universalité qui touche émotionnellement le spectateur, en proposant le récit de destins individuels d'hommes qui ont vécu cette expérience. Et plus largement aussi, de raconter, et donner à comprendre organiquement, comment tous ces paradoxes et ces bouleversements ont scellé quelque chose, et mis en mouvement des migrations dans un pays dont ces tirailleurs ne savaient rien au début du XX^e siècle.

La photographie est très spécifique à chaque différent décor. Comment avez-vous travaillé avec votre équipe pour obtenir ces effets ?

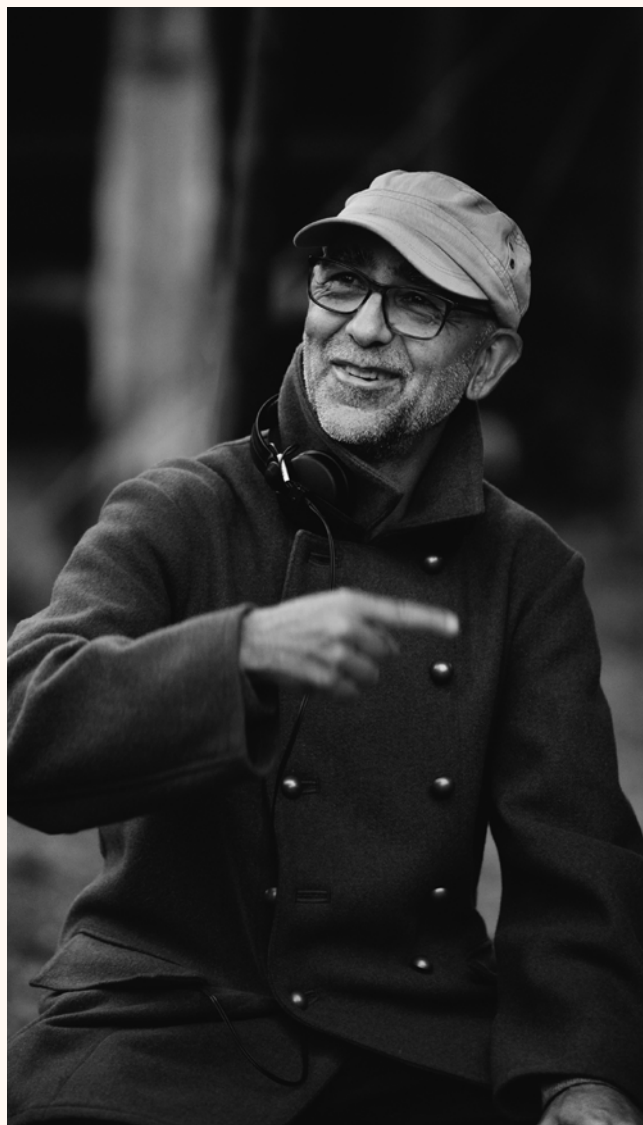
Nous avons travaillé la photographie avec le chef opérateur Luis Arteaga, les décors avec Katia Wyszkop et les costumes avec Pierre-Jean Larroque ; ces trois collaborateurs sont des cocréateurs de l'image finale, des artisans dépendants les uns des autres dans l'élaboration de l'image du film. Ce dernier a été tourné presque intégralement en extérieurs et en lumière naturelle, donc sans projecteur. Les axes de caméra et les décors ont été choisis et organisés aussi selon la structure et les directions de la lumière naturelle.

Le village, les tranchées et les costumes choisis nous ont imposé une certaine tonalité monochrome autour du beige/marron. Les uniformes militaires ont été modifiés en 1916-1917 pour passer du bleu au kaki et le changement a dû s'effectuer peu à peu, en fonction des stocks. Nous avons choisi, avec le chef opérateur et le conseiller militaire Michel Goya, d'utiliser malgré tout les manteaux bleus. Nous nous sommes décidés sur cette couleur pour des raisons photographiques, afin d'apporter du contraste et obtenir au moins deux «tendances» de couleurs dominantes : le marron/ocre des maisons, de la terre, en composition avec le bleu des manteaux des soldats.

C'est véritablement le choix des décors, des costumes et de cette lumière naturelle qui a amené cette photographie un peu particulière – qui ne se veut pas sophistiquée – et qui garde une âpreté et un réalisme. Cela donne un côté brut

au film et permet de ne pas édulcorer ou magnifier : être dans un rapport juste à ce que l'on raconte, sans tomber dans la facilité d'une esthétique narcissique ou fétichiste de la guerre et de la souffrance.

Quant à la partie sénégalaise, nous avons également tourné exclusivement en lumière naturelle : cette «vérité» soutient le propos, dans l'idée non pas de séduire mais d'impressionner (photographiquement) et émouvoir. La clarté lumineuse et chaude pour le village en Afrique prend sa force en opposition au sombre du front dans le Nord de la France.



Comment reconstituer une scène de bataille en tant que réalisateur ?

Il n'existe pas de recette. Il s'agit de trouver le point de vue, c'est la question essentielle, présente à l'écriture, au tournage, au montage, dans la musique... Il faut s'interroger sur le regard qu'on porte sur l'histoire que l'on raconte, et comment la traduire en terme de mise en scène.

Une vraie reconstitution supposerait qu'on s'appuie sur une bataille qui a existé, qu'on essaierait d'adapter pour la restituer telle qu'elle s'est déroulée précisément. Dans la mesure où l'on ne s'est pas placé dans une reconstitution mais dans une dimension plus symbolique, j'ai travaillé par couches de profondeur dans l'espace du champ qui nous a servi de champ de bataille.

On a mis en place une figuration assez importante avec une centaine de figurants, en plus des acteurs, que j'ai chorégraphiés selon quelques principes.

Pour être dans la forme la plus réaliste et la plus émotive, la plus proche de la sensation du tirailleur qui se trouve au milieu des bombardements, des tirs et des cris, je me suis inspiré du livre de Michel Goya *Sous le feu : la mort comme hypothèse de travail*. En tant qu'historien et ancien militaire, il offre son témoignage et étudie ce que cela représente physiologiquement pour un être humain de se trouver dans une situation de combat à la guerre. Cela m'a donné un guide pour la mise en scène, notamment avec cet effet «tunnel» qu'il décrit : la mobilisation du corps au combat en termes d'adrénaline est telle que le champ visuel et sonore se resserre devant soi. On n'entend plus et on ne voit plus ce qu'il y a sur les côtés. Ce qui permet d'être tendu vers l'objectif mais accentue le danger puisqu'on perd conscience de ce qu'il se passe autour de soi. J'ai essayé de retranscrire cette expérience dans l'image et le son, et de la mettre en scène avec les personnages en filmant au plus près d'eux.

L'idée était aussi de penser les assauts comme un plan-séquence, de faire comme si nous étions nous-mêmes des reporters de guerre et de «vivre» la situation sans avoir trop recours à des artifices, toujours dans un souci d'immersion. Le reste est de la chorégraphie : on a balisé le terrain, j'ai fait installer des parcours cachés pour chaque explosion, pour chaque figurant qui tombe ; j'ai divisé en trois parties de progression le champ de bataille, on a mis des points de repère sur les événements principaux que rencontre le personnage de Bakary et fait plusieurs répétitions avec eux et les cascadeurs, puis avec tous les figurants.

Dans l'armée française que vous filmez, on trouve une Babel de langues africaines que vous avez choisies de sous-titrer. Que cherchez-vous à montrer à travers ce choix du sous-titrage des langues peule, wolof, bambara, etc. ?

La réalité, c'est que les tirailleurs étaient enrôlés dans beaucoup de pays différents, parlaient beaucoup de langues diverses, et ne se comprenaient pas toujours entre eux. C'était important et passionnant de faire entendre ces langues. J'avais le sentiment qu'une part de la dignité de nos personnages de fiction se trouvait là, dans cette représentation des différentes langues parlées.

Mettre en scène dans une langue qui n'est pas la sienne entraîne d'autres questionnements. J'ai travaillé davantage sur le rythme, les sonorités, la musique des langues. La beauté du peul, langue parlée par les personnages principaux, c'est toute une culture, une façon de formuler, de voir le monde. D'ailleurs nous avons dû effectuer une gymnastique très élaborée pour faire traduire les dialogues écrits en français, les adapter en peul pour le tournage, et retranscrire à nouveau du peul au français pour les sous-titres ; les deux mouvements de traduction sont le plus souvent une adaptation plutôt qu'une traduction littérale. Nous avons à cœur de restituer une dimension authentique de la façon de s'exprimer des personnages. Rouguyata Sall nous a apporté une collaboration précieuse pour travailler la justesse du film dans ce rapport à la langue peule.

Les langues originales et le sous-titrage, c'est aussi la volonté de ne pas faire semblant que tous ces soldats parlent français et de ne pas fabriquer un français avec l'accent africain. Faire exister leur langue, c'est redonner une forme de dignité à nos personnages et aller à l'encontre de notre imaginaire collectif avec le tirailleur "Banania : Y'a bon", figure de l'immigré inférieur par sa façon de s'exprimer dans un français sans subtilité.



« ET SI LE SOLDAT INCONNU ÉTAIT UN TIRAILLEUR SÉNÉGALAIS ? »

Une histoire méconnue

Je ne m'explique pas pourquoi cette histoire des tirailleurs sénégalais, et d'autres tirailleurs issus de pays différents, ait été si peu racontée. Je n'ai pas d'explications, je ne sais ni pourquoi ni pour quelles raisons on ignore encore cette partie de l'Histoire, je sais juste qu'on n'en entend pas souvent parler. Mais je me dis qu'on perd du temps à se demander pourquoi, et qu'il est primordial aujourd'hui de la raconter, c'est tout. On a fait ce film pour cela.

Racontée par ceux qui l'ont vécue

TIRAILLEURS est l'histoire racontée par ceux qui l'ont vécue, ce qui est finalement trop peu souvent le cas. C'est le point de vue que nous avons adopté. Cela nous a semblé d'autant plus intéressant que le récit n'est pas très connu. C'est une bonne manière de faire connaissance avec ce sujet, et nous sommes partis du principe que beaucoup de gens l'ignorent. Le désir un peu secret était de créer une véritable rencontre avec ces tirailleurs. On a envie que les gens non seulement apprennent cette histoire, mais surtout qu'ils s'en souviennent. Il n'y a rien de mieux qu'une rencontre pour se souvenir.

La fiction, une valeur pédagogique

Pour nous, l'enjeu important est que le plus grand nombre puisse entendre cette histoire et nous espérons que les gens seront touchés par cette « petite » histoire cachée dans la grande. Elle peut être un accès pour l'éducation. Il y a une démarche pédagogique qui est totalement assumée.

Enrôlés de force

On a voulu raconter l'histoire telle qu'elle est, avec cette démarche pédagogique, et en étant le plus juste possible. C'est une manière aussi de rendre hommage et de respecter ces vies sacrifiées, comme ces jeunes enrôlés de force par l'armée et arrachés de leur village. C'est toujours cette part de l'Histoire qu'on ignore tout simplement parce qu'on n'en a pas parlé. Quand on évoque les tirailleurs, on pense à ces soldats qui étaient en France, qui ont combattu pour la France, cela n'a pas été caché, mais on oublie qu'avant ces hommes vivaient dans leur village ou leur ville. C'est comme si on nous parlait de l'Afrique postcoloniale et qu'il n'y avait pas eu d'Afrique avant. C'est cet avant qui m'intéresse aussi.

Un message à travers ce film

J'espère qu'avec ce film on va ouvrir un nouveau chapitre de l'Histoire de France et que l'on va un peu plus se plonger sur cette question-là, sur tous ces soldats qui ont combattu pour la France mais n'étaient pas considérés comme des Français, que l'on finisse par les reconnaître enfin, et que l'on raconte leur histoire. C'est tout ce qu'on espère. En tout cas, on a essayé de le faire, et il faudra raconter d'autres récits. Le film a pris le parti des tirailleurs sénégalais, mais il y en a d'autres issus d'autres pays. Il faut leur rendre hommage.

Un film pour les jeunes

TIRAILLEURS peut donner de la fierté à des jeunes qui se sentent exclus de la grande Histoire. On parle d'intégration, d'assimilation, mais cela passe aussi par des récits où l'on peut raconter ce passé commun qui nous aide à écrire notre futur en commun, notre présent. Ce n'est pas un hasard s'il y a beaucoup d'Indiens en Angleterre, ce n'est pas un hasard s'il y a beaucoup de Sénégalais, de Marocains, de Tunisiens, d'Algériens en France. Cette immigration à un moment donné se dirige vers un pays avec lequel elle entretient un lien fort, il y a donc cette histoire commune et il faut la raconter entièrement sinon quelque chose ne va pas. Cette histoire permet de se dire : en fait, cela fait un moment qu'on traîne ensemble les gars et ça il ne faut pas l'oublier !

Alors, le soldat inconnu était-il un tirailleur sénégalais ?

Pour moi, oui il l'était ! Pourquoi pas.

ENTRETIEN AVEC OLIVIER DEMANGEL

SCÉNARISTE

Comment avez-vous travaillé avec Mathieu Vadepied, le réalisateur ?

Écrire sur la Grande Guerre est très complexe, avant tout parce que c'est une guerre immobile, une guerre statique, avec ces tranchées qui s'affrontent et ces soldats bloqués entre deux mondes. L'autre difficulté que nous avons rencontrée est que l'on s'est rendu compte très vite du peu de sources sur les tirailleurs sénégalais. Il n'existe aucun récit écrit par eux-mêmes, aucune transmission même orale, aucun témoignage. Il y a quelques romans coloniaux avec des images stéréotypées, quelques essais historiques. Nous avons donc un double défi qui n'était pas mince : construire un drame dans une guerre immobile et reconstituer une histoire africaine si peu transmise. Enfin, il nous a fallu trouver le bon angle, la bonne distance, afin d'embrasser toute la complexité de cette relation entre un père et son fils. Une relation universelle qui existe dans toutes les cultures, mais projetée dans un contexte de guerre. C'était un pari original car à ma connaissance il n'y a pas de récit de guerre qui mêle père et fils, pour la simple raison qu'aucune armée n' enrôlerait jamais des membres de la même famille dans le même régiment. Mais pour les tirailleurs, il nous a semblé que c'était possible étant donné la manière dont ils étaient « recrutés », dans certains cas comme au temps de l'esclavage. On a trouvé ce faisant une manière je crois moderne d'aborder le récit de guerre, qui est un genre à part entière.

L'écriture d'un tel scénario nécessite qu'on ne s'éloigne pas de la vérité. Autrement dit, comment le cinéma peut-il s'emparer du réel sans le travestir ?

Même si la fiction s'appuie sur des inventions, une imagination, une tension dramatique, il n'était pas question de sacrifier la véracité.

C'est sans doute pour cela aussi que le développement du scénario a été long : il fallait être juste dans la représentation de la partie africaine, dans cette histoire de bergers peuls enrôlés en 1917, mais également dans la représentation de la guerre et de l'emploi des troupes coloniales. On voulait éviter toute caricature. Même si nous n'avons rien occulté l'enrôlement de force, par exemple, au début du film, nous avons cherché à éviter tout manichéisme, qui aurait pu être le réflexe premier d'un tel récit. On a dû essayer aussi de pénétrer dans la psychologie des personnages pour trouver une dynamique de narration et raconter une histoire qui apporte de l'émotion. Sans pour autant surdramatiser. Parce que tout est une question d'équilibre.



PARTIE I

BAKARY ET THIerno, NOUVELLES RECRUES POUR UNE « FORCE NOIRE » EN MUTATION

Film de fiction, au contexte géographique et historique volontairement flou, TIRAILLEURS met en scène des combattants africains de la Grande Guerre longtemps réduits à des stéréotypes. Loin d'une représentation fantasmée par un monde nostalgique du temps des colonies, le réalisateur, en dépit de son souci affiché de ne pas faire œuvre d'historien, rappelle que rien n'allait de soi dans l'engagement des tirailleurs durant la Grande Guerre. Il met en scène l'histoire oubliée des résistances suscitées par la mobilisation et le fait sans manichéisme.



I / MOBILISER DES AFRICAINS POUR COMBATTRE POUR LA FRANCE : UNE IDÉE QUI N'A RIEN DE NEUF EN 1917

1917 : Bakary et Thierno ne sont pas, loin de là, les premiers africains à rejoindre l'armée française sous l'uniforme des tirailleurs sénégalais.

Institué par un décret de Napoléon III en 1857, ce corps spécifique a d'abord vocation à participer à la conquête coloniale. L'expédition menée par le commandant Jean-Baptiste Marchand, entre 1896 et 1898, transforme en héros les 150 tirailleurs recrutés pour relier l'AOF¹ à Djibouti. Pour le lieutenant-colonel Charles Mangin qui a contribué à les recruter, la cause est entendue : il y a en Afrique un gisement d'hommes capables de constituer une « force noire » non seulement pour achever et consolider l'empire colonial français, mais aussi pour défendre le territoire métropolitain. Face à un empire allemand qui a vu passer sa population de 41 millions d'habitants en 1871 à près de 65 millions en 1910, la France et ses 33,6 millions de métropolitains recensés en 1910 ne font pas le poids. Confrontée au spectre de la dénatalité et du dépeuplement, elle peut trouver en AOF les combattants qui lui manquent. « *Naturellement guerrières, capables de résister à toutes sortes de maladies auxquelles succombent les soldats métropolitains (paludisme et tuberculose inclus !), [...] les troupes noires ne nous donneront pas seulement*

le nombre ; elles sont composées de soldats de métier, habitués à toutes les privations et tous les dangers ayant vu le feu et tels qu'aucune puissance n'en possède en Europe ; elles ont précisément les qualités que réclament les longues luttes de la guerre moderne : la rusticité, l'endurance, la ténacité, l'instinct du combat, l'absence de nervosité et une incomparable puissance de choc. Leur arrivée sur le champ de bataille produira sur l'adversaire un effet moral considérable », affirme Charles Mangin. Bakary, avec sa haute taille, son corps athlétique, sa connaissance des cycles de la nature et de la vie, réunit toutes les qualités prêtées aux combattants africains par les colonisateurs européens [Documents 1-3, pages 13-14]. La « force noire » est un atout trop précieux pour que la France puisse s'en passer et l'ouvrage éponyme, publié par Mangin en 1910, fait grand bruit.

Initialement constituée de volontaires ou de présumés tels, cette « force noire » doit dorénavant, selon Charles Mangin, se constituer par conscription ; celle-ci est actée par décret en 1912. Une bonne partie de la classe politique soutient en effet les thèses de Mangin pour des raisons diverses : la conscription est la contrepartie indispensable au « coût de la conquête » pour les métropolitains. Elle permettra de transformer les africains dans le long processus de la « mission

civilisatrice » engagée par la France. C'est un « impôt du sang » dont doivent s'acquitter les sujets de l'empire pour devenir un jour citoyens. Les entrepreneurs ou les colons installés en Afrique - qui rechignent à voir échapper leur main-d'œuvre et s'inquiètent de l'usage que des indigènes pourraient faire des armes à feu - et certains socialistes, dont Jaurès qui refuse de « [...] jeter sur le champ de bataille une force prétorienne au service de la bourgeoisie et du capital... » expriment des réticences. Mais le choc de l'entrée en guerre, les saignées des premières batailles, l'enlisement du conflit, les hécatombes des batailles de Champagne ou d'Artois (1915) rallient le pouvoir politique, l'État-major et l'opinion publique française à l'idée de puiser des soldats parmi les 11 millions d'habitants qui peuplent l'AOF. Pour les africains qui peuplent l'AEF², pas de traversée de la Méditerranée prévue : l'essentiel d'entre eux sont chargés jusqu'en 1918 de défendre des frontières coloniales africaines poreuses et de conquérir les colonies africaines allemandes.

Les tirailleurs du Niger, du Mali, de la Haute-Volta, du Sénégal sont eux affectés à la défense des fronts d'Orient et du Nord comme de l'Est de la France. Bakary, Thierno, Adama et les personnages du film de Mathieu Vadepied, sont de ceux-là.

1 - Voir "Boîte à outils de la partie I" page 18.

2 - Voir "Boîte à outils de la partie I" page 18.

2 / BAKARY ET THIerno : TIRAILLEURS MALGRÉ EUX

Recrutés en 1917 en même temps que 12 000 autres tirailleurs dans le cadre de la troisième vague de levée de soldats depuis 1914, Bakary, son fils Thierno mais aussi le jeune Adama n'ont rien d'engagés volontaires. Le réalisateur Mathieu Vadepied met en scène une des formes de résistance provoquées par la mobilisation, la fuite devant les recruteurs. Cette résistance longtemps mal connue, dissimulée par la propagande politique et militaire, n'a été que récemment mise en lumière par le travail des historiens (Pascal Blanchard, Marc Michel, Anthony Guyon, Jean-Loup Salètes). Au cinéma, c'est une première.

Les palabres des « anciens » du village de Bakary et Thierno expriment les raisons du refus de fournir des soldats à la France. La conscription prive le village de bras et d'hommes susceptibles de le défendre. Le recrutement ne pèse pas le même poids sur tous. Les combattants des savanes, étant plus prisés que ceux de la forêt équatoriale, sont davantage ponctionnés. En dépit de l'image d'immobilité que peut donner le village peul de Bakary, village apparemment figé dans un temps arrêté, c'est en tout cas comme cela que les colonisateurs affectent de le voir, [Document 1 page 13], on n'ignore plus en 1917 le prix du sang versé par les combattants engagés dans la guerre en Europe. Pour Thierno, comme pour les jeunes de son village, la « fuite de brousse » est la seule issue. Le refuge se trouve dans les colonies britanniques ou allemandes voisines qui se refusent à transformer les indigènes africains en soldats, dans la forêt dense, en montagne et dans les marais inaccessibles. Mais le village de Thierno et Bakary est trop loin des colonies étrangères, trop loin aussi d'une quelconque zone d'abri naturel, probablement trop proche de la côte ou de postes militaires français, pour que la fuite soit une solution viable. La révolte les armes à la main n'est pas non plus de mise : la répression des soulèvements qui ont embrasé en 1915 le pays bambara, l'Ouest du Burkina et le Nord du Bénin actuel a été très dissuasive, de par sa violence extrême. La



présentation aux autorités de malades, goitreux, invalides civils ne trompe plus les autorités (jusqu'à 70% des recrues présentées par les autorités villageoises africaines selon l'historien Marc Michel), pas plus que la remise d'hommes issus de « castes » inférieures. Quant aux suicides ou aux automutilations, ils relèvent de choix individuels désespérés et sont une réalité impossible à chiffrer par les historiens : ce n'est en tout cas pas l'option choisie par Thierno. Toutes ces stratégies d'évitement révèlent l'ampleur des résistances des sociétés civiles africaines à l'idée de servir sous les drapeaux et de faire une guerre qui leur est étrangère. Mais en 1917, leur efficacité est limitée et Thierno et ses comparses ne peuvent espérer échapper aux recruteurs qu'à la condition de prendre une avance considérable sur

eux. Leur recrutement prend la forme de véritables chasses à l'homme. Parce que les Européens sont numériquement trop peu nombreux, ces chasses à l'homme sont confiées à des intermédiaires africains qui opèrent de véritables razzias dans les villages, dont celui de Bakary et Thierno, pour convaincre les notables de livrer les contingents d'hommes exigés. On retrouve là des méthodes de sinistre mémoire [Document 2 page 13]. Les villageois ne s'y trompent pas, eux qui accompagnent parfois les cortèges des recrues de chants funéraires et de pleurs (Marc Michel, Jean-Loup Salètes, Anthony Guyon).

Bakary est un autre type de recrue. C'est volontairement qu'il se présente aux autorités militaires, donnant à croire qu'en

dépit de son âge, il est appâté par la solde, le désir de voir le monde ou de sortir de sa condition [Documents 4-5-6 pages 14-15-16]. Mais ses motivations sont autres : faire évader son fils, à tout le moins le ramener vivant du conflit. De volontaire, Bakary n'a finalement que les apparences, lui qui ne veut pas combattre [Document 4, extrait B page 14]. Pourtant, on ne saurait lire l'histoire des recrutements des tirailleurs sénégalais exclusivement comme une histoire de conscription subie [Document 4, extrait B page 14]. Certains de ces chefs s'engagent eux-mêmes ou engagent leurs lignages (Marc Michel, Jean-Loup Salètes, Anthony Guyon). L'école relaie aussi la propagande coloniale et contribue à rendre attractive la conscription. Ce n'est d'ailleurs pas un

hasard si, passé le temps de la terreur, Thierno s'applique à être un bon soldat puis un bon sous-officier, lui qui a le rare privilège d'être passé par « l'école des Blancs ». C'est aussi parce qu'en 1917, les méthodes de recrutement sont sur le point de changer. Devenu président du Conseil en novembre 1917, Clemenceau va voir en Blaise Diagne, député du Sénégal, issu des Quatre Communes³, l'homme le plus à même de convaincre les « Sénégalais » de rejoindre les rangs de l'armée française. Nommé en janvier 1918 « Commissaire général chargé du recrutement indigène », Blaise Diagne s'engage à recruter plus de 60 000 hommes contre un élargissement de leurs droits. Blaise Diagne met en scène sa tournée [Document 5 page 15] et propose un

argumentaire efficace aux administrateurs et aux recruteurs. Il a le soutien fervent de certains grands chefs et dignitaires religieux. L'engouement autour d'un africain engagé dans la défense des droits des "Sénégalais" contre Mangin [Partie II du dossier] et autour de l'idée d'en faire autre chose que de la « chair à canon »⁴ prend de l'ampleur. Tout cela explique qu'entre février et juillet 1918, Blaise Diagne parvienne à recruter plus de 63 000 hommes en AOF et AEF. En résumé, les lignes bougent et la contrainte n'est pas le seul ressort des recrutements des tirailleurs, ou en tout cas, elle ne le sera plus en 1918. Pour Bakary, il sera néanmoins trop tard.

3 / DES VILLAGES AFRICAINS AU FRONT DU NORD OU DE L'EST DE LA FRANCE : UN ITINÉRAIRE INITIATIQUE ET UN CHOC CULTUREL

De l'itinéraire pour la France emprunté par Bakary, Thierno et les pasteurs peuls, Mathieu Vadepied ne montre que certaines des étapes. D'abord celle du camp de regroupement africain, aux équipements sommaires, espace de violence, d'infériorisation et de mépris, lieu où l'on brise les hommes par le tutoiement, le contrôle sanitaire, les injonctions faites dans un français incompréhensible pour un Bakary qui a besoin d'un traducteur, l'usage d'un français « petit nègre » railleur (« défendre maman patrie »), l'uniforme qui bride les corps et entrave les mouvements [Document 3 page 14], la brutalité des sanctions, la mise au pas sous toutes ses formes.

Puis le réalisateur met en scène l'arrivée au front. Il choisit de ne pas raconter les conditions de traversée de la Méditerranée, le

passage par les centres de formation (Fréjus par exemple) et le transport à travers le territoire métropolitain selon un axe Sud-Est Nord-Est. Ce voyage, qui amène les tirailleurs à faire l'expérience du dépaysement, ressemble en beaucoup plus long à celui que font tous les poilus, y compris ceux qui sont nés sur le sol hexagonal. En 1917, dans une France largement rurale encore, les hommes circulent peu ; ils ont pour essentiel horizon le clocher de leur paroisse et les campagnes qu'ils habitent de génération en génération. Le service militaire, la guerre sont l'occasion de déracinements importants partagés par tous. Pour les nouvelles recrues, qu'elles viennent d'Afrique ou pas, le choc vient du croisement avec les troupes revenant de première ligne. C'est une véritable cour des miracles, une armée

de gueules cassées et d'invalides accompagnée de sa funeste charrette des morts que découvrent Bakary, Thierno et leurs comparses. La marche en direction des premières lignes est l'occasion d'une rencontre terrifiante avec « l'ensauvagement » de la guerre, la perte du rapport sacré aux morts, les effets de la « brutalisation » décrite par George L. Mosse. Elle est aussi l'occasion d'une rencontre avec l'Autre, qu'il s'agisse de l'enfant blonde croisée par Bakary et Thierno, de femmes blanches [Document 7 page 16] ou de poilus aguerris mais éprouvés par les 6 à 10 jours passés en première ligne.

3 - Voir "Boîte à outils de la partie I" page 18.

4 - Voir "Boîte à outils de la partie II" page 40.

ACTIVITÉS DE LA PARTIE I

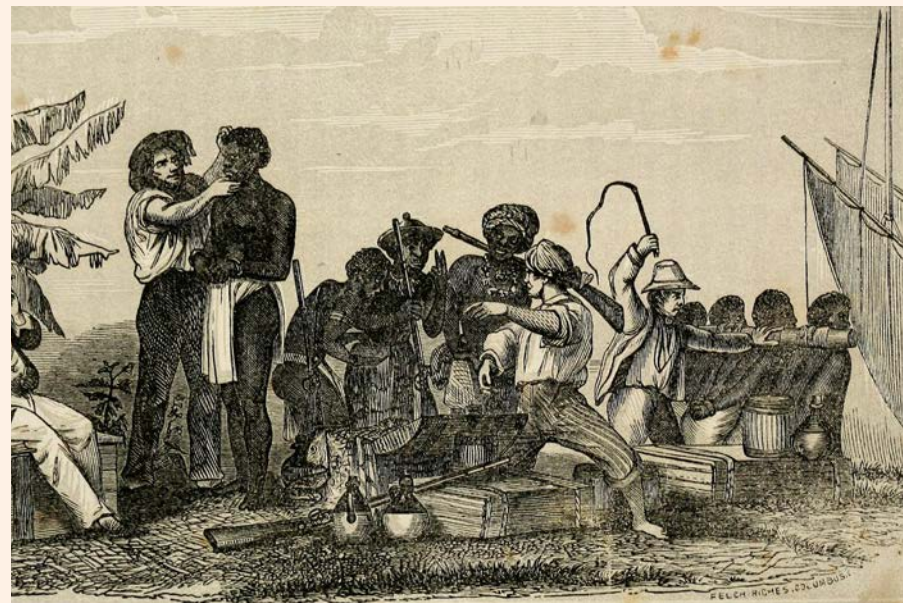
DOCUMENTS

Document 1 - En 1917, le village de Bakary et Thierno :
un village d'éleveurs



Photo du film TIRAILLEURS
©2023 - UNITÉ - KOROKORO - GAUMONT - FRANCE 3 CINÉMA - MILLE SOLEILS - SYPOSSIBLE AFRICA

Document 2 – Un enrôlement de force qui rappelle le temps de l'esclavage



« Traite des esclaves du temps de Marraba, roi des Mandingues »
In William Blake, *The History of slavery and the The History of Slavery and the Slave Trade, Ancient and Modern*, 1860 (Illustration de l'article sur l'esclavage de Wikipédia)

ACTIVITÉS DE LA PARTIE I

DOCUMENTS

Document 3 - La mission civilisatrice de la France : faire marcher au pas des hommes en uniforme ?



Photo du film TIRAILLEURS
©2023 - UNITÉ - KOROKORO - GAUMONT - FRANCE 3 CINÉMA - MILLE SOLEILS - SYPOSSIBLE AFRICA

Document 4 - Pourquoi faire la guerre ?

Extraits du scénario du film TIRAILLEURS

EXTRAIT A - VILLAGE-BAR/FIN DE JOUR

CHAMBREAU

"Pourquoi on fait la guerre, d'après toi, Thierno ? Diallo ?"

Thierno soutient son regard longuement.
Il ne lui répond pas.

CHAMBREAU (CONT'D)

"Aucune idée ?"

Thierno le fixe et ne lui répond toujours pas.

CHAMBREAU (CONT'D)

"Il n'y a qu'une seule raison : les filles sont beaucoup plus jolies de ce côté de la frontière."

EXTRAIT B - CANTINES/EXT. SOIR

SALIM

"Et qu'est-ce que tu veux faire, caporal, après la guerre ?"

THIERNO

"Je... Je vais rentrer chez moi, au village."

SOLDAT PEUL 2

"Vu comme tu parles le Français tu ferais bien de rester ici. Il y aura du travail pour nous après la guerre."

SOLDAT PEUL 3

"On deviendra tous citoyens français."

SALIM

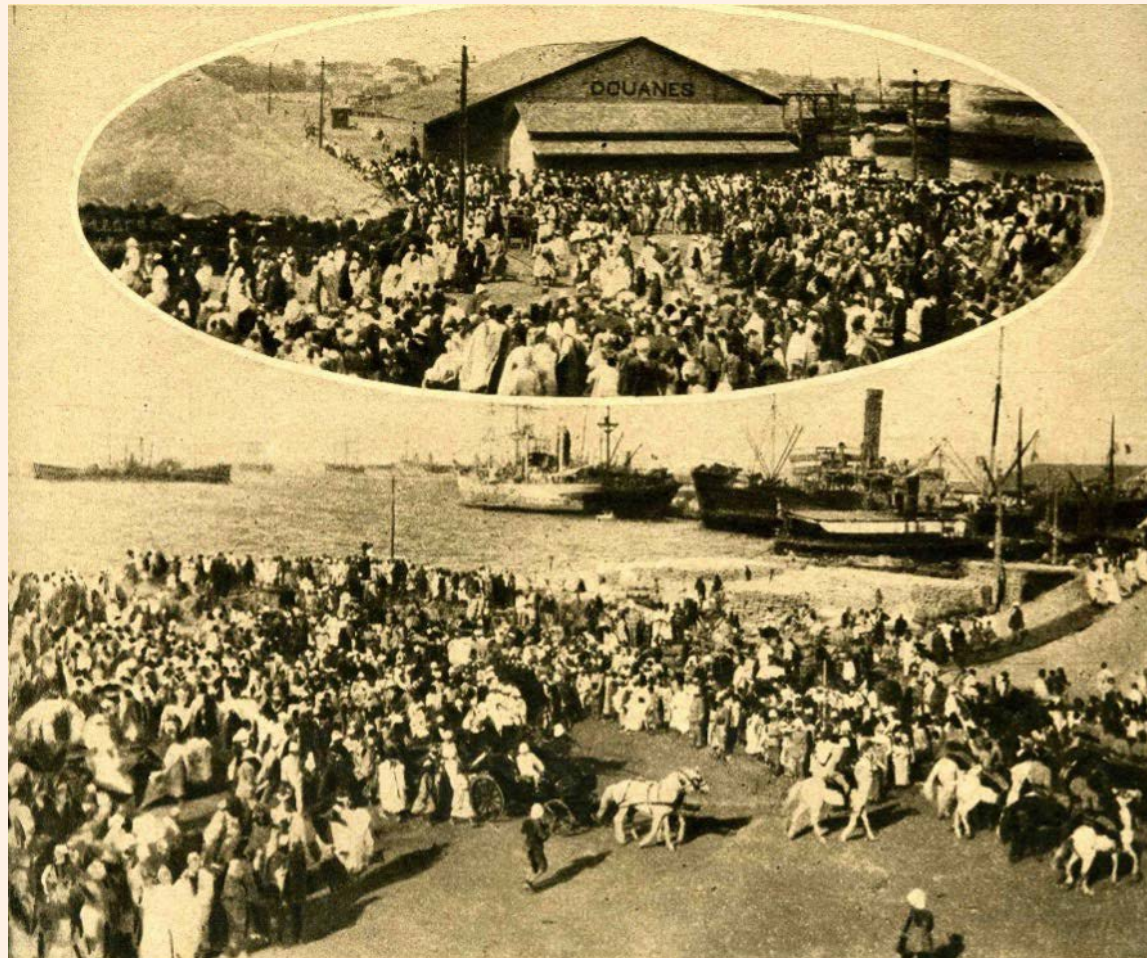
"Et on aura des pensions militaires. Moi je me suis enrôlé pour ça. Volontaire de guerre."

ACTIVITÉS DE LA PARTIE I

DOCUMENTS

Document 5 - Un recrutement qui suscite l'enthousiasme ?

Images publiées dans Pays de France (page 12), le 12 mars 1918, avec la légende suivante :
Monsieur Diagne, député du Sénégal, haut-commissaire du gouvernement pour le recrutement des troupes noires, vient d'arriver à Dakar où la population indigène lui a fait un accueil enthousiaste



Source : <https://webdoc.rfi.fr/blaise-diagne-grande-guerre-1914-1918-france-tirailleurs-afrique/index.html>

ACTIVITÉS DE LA PARTIE I

DOCUMENTS

Document 6 - Troupes d'Afrique, engagez-vous, rengagez-vous

Affiche de recrutement réalisée par Georges Bertin Scott en 1927
Lithographie-papier, musée de l'Armée

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
MINISTÈRE DE LA GUERRE

TROUPES D'AFRIQUE
SI VOUS DÉSIREZ VOIR
L'AFRIQUE DU NORD
ET UTILISER PAR LA SUITE LA CONNAISSANCE DU PAYS
ENGAGEZ-VOUS
dans les RÉGIMENTS de :
ZOUAVES - TIRAILLEURS
CHASSEURS D'AFRIQUE
SPAHIS

VOUS TOUCHEREZ 3 MOIS APRÈS VOTRE ENGAGEMENT :

Pour un engagement de 2 ans une prime de	650 francs	
Pour	3	1950
Pour	4	3250
Pour	5	4550

POUR TOUTS RENSEIGNEMENTS PRIMES, SOLDES, HAUTES-PAYES,
EMPLOIS RÉSERVÉS ADRESSEZ-VOUS AUX BUREAUX DE LA PLACE DES GAR-
NISOIS, AUX BUREAUX DE RECRUTEMENT, AUX BRIGADES DE GENDARMERIE,
AU RÉGIMENT OU AU CENTRE, MOBILISATEUR LE PLUS PROCHE.
DEMANDEZ-LEUR LA NOTICE CONCERNANT LES ENGAGEMENTS

CETTE AFFICHE NE DOIT ÊTRE NI RECOURVÉE NI DÉTRUITE
IMPRIMERIE NATIONALE - 12 - 1927

Source : <https://histoire-image.org/etudes/recrutement-coloniale>

Document 7 - Tirailleurs sénégalais montant au front



©Roger Viollet

Source : dossier « Les étrangers dans les guerres en France. 1914 : l'appel à l'Empire »

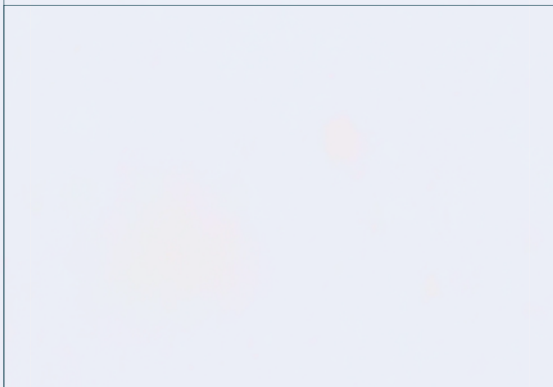
<https://www.histoire-immigration.fr/les-etrangers-dans-les-guerres-en-france/1914-l-appel-a-l-empire>

ACTIVITÉS DE LA PARTIE I

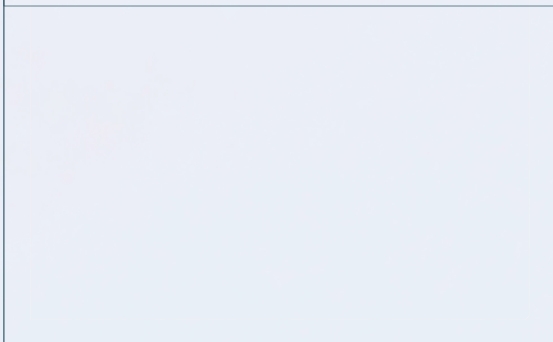
QUESTIONS

1/ L'Afrique fait l'objet d'une représentation contradictoire. En comparant le **Document 1**, la séquence de la vie villageoise peu avant l'irruption des recruteurs, et les deux images de Dakar qui composent le reportage sur la tournée de Blaise Diagne [**Document 5**], analysez l'image duale de l'Afrique au temps de la colonisation. Vous pouvez, par exemple, compléter le tableau suivant en relevant les oppositions :

Une Afrique rurale à l'écart du fracas des armes



Une Afrique gagnée par une ferveur guerrière



2/ En utilisant les extraits du scénario de TIRAILLEURS [**Document 4**], les renseignements que vous collecterez sur la mission Blaise Diagne de 1918 [**Document 6 et Webdoc** : <https://webdoc.rfi.fr/blaise-diagne-grande-guerre-1914-1918-france-tirailleurs-afrique/index.html>], l'analyse des images du **Document 5** faite précédemment, l'affiche de recrutement de 1927 s'adressant aux possibles combattants africains et la boîte à outils de ce thème, présentez les motifs qui poussent certains africains à s'engager dans les troupes coloniales françaises.

3/ Pourquoi les autorités coloniales peinent-elles à convaincre Bakary, Thierno et tant d'autres à rejoindre l'armée ? Utilisez le **Document 2** et les extraits du scénario composant le **Document 4**.

4/ En devenant tirailleur, Bakary est confronté à la perte de son identité. Comparez les **Documents 1 et 3** et montrez les étapes de cette perte d'identité.

5/ Pourquoi les méthodes de recrutement utilisées par l'administration militaire jusqu'en 1917 réveillent-elles la mémoire de la traite et de l'esclavage ?

Vous vous renseignerez d'abord sur le poète et graveur du **Document 2**, sur ses sources et sur ses prises de position vis-à-vis de la pratique de l'esclavage (vous pourrez vous appuyer sur l'article de L'Histoire par l'image suivante : <https://histoire-image.org/etudes/revoltes-armees-esclaves-guyane>), vous analyserez la représentation que le graveur fait des conditions de privation de liberté des africains sur cette gravure. Comparez-la aux conditions du recrutement de Thierno ou au traitement infligé à Bakary lors de son entrée dans le camp de regroupement.

6/ Analysez la photographie du **Document 7** : que met-elle en scène ? Analysez le cadrage, les lignes qui la construisent, les protagonistes visibles au premier plan et au second plan.

Où est le photographe ? Quel est son point de vue ? S'agit-il de l'image instantanée de l'accueil fait aux tirailleurs des BTS ?

Vous pouvez vous aider du dossier « Photographier la guerre » produit par le Mémorial 14-18 en 2021 (<https://memorial1418.com/wp-content/uploads/2021/04/DP-Expo.pdf>) ou le dossier fait par le site L'Histoire par l'image (Photographier la guerre : <https://histoire-image.org/albums/photographier-premiere-guerre-mondiale>).

BOÎTE À OUTILS DE LA PARTIE I

DES DATES

- **1857** : création du corps des tirailleurs sénégalais.
- **1904** : décret instituant le recrutement des tirailleurs sénégalais par engagement volontaire de 2 à 4 ans avec réengagements possibles.
- **1910** : publication par Charles Emmanuel Mangin, alors lieutenant-colonel, de *La Force noire*, essai préconisant le recours aux combattants africains à la fois du fait d'aptitudes au combat relevant largement du préjugé et pour compenser l'affaiblissement numérique lié à la dénatalité française.
- **1912** : décret établissant la conscription pour les africains de sexe masculin âgés de 20 à 28 ans et leur imposant un service militaire obligatoire de 4 ans.
- **14 juillet 1913** : premier défilé des tirailleurs sénégalais aux Champs-Élysées et accueil enthousiaste des Parisiens.
- **31 août 1914** : lancement de la marque Banania.

DES ACRONYMES

- **AOF/AEF** : Afrique occidentale française et Afrique équatoriale française : noms donnés aux territoires formés en 1895 (AOF) et 1910 (AEF) organisés en gouvernements coloniaux.

L'AOF regroupe des territoires du Sénégal, de la Mauritanie, du Soudan français (actuel Mali), du Dahomey (actuel Bénin), de Haute-Volta (Burkina actuel), de Guinée, du Niger et de Côte d'Ivoire.

L'AEF est formée du Gabon, du Moyen Congo (actuel Congo-Brazzaville), de l'Oubangui-Chari (Centrafrique) et du Tchad.

- **BTS** : Bataillon de tirailleurs sénégalais (troupe de choc). Passés de 4 en 1903 à 60 en 1916, les BTS sont formés de 4 compagnies de 200 hommes en moyenne, qui « panachent » de plus en plus combattants « indigènes » et officiers ou soldats métropolitains. Le bataillon dans lequel sont incorporés Bakary et Thierno est emblématique à la fois du renouvellement permanent des hommes du fait de l'ampleur des pertes et du « panachage » qui fait se côtoyer africains nés en Afrique subsaharienne et simples fantassins ou officiers « européens ».
- **EV** : engagement volontaire.

DU VOCABULAIRE

- **Quatre Communes** : Dakar, Saint-Louis, Gorée et Rufisque. Leurs habitants sont citoyens et non sujets, élisent un député à l'Assemblée nationale (à l'époque Blaise Diagne) et ne sont pas incorporés jusqu'en 1916, date à laquelle Blaise Diagne obtient pour eux l'égalité de traitement avec les métropolitains donc aussi l'obligation du service militaire.
- **Tirailleurs** : indigènes africains versés dans les troupes d'infanterie, recrutés en AOF et AEF, dont l'aire de recrutement déborde largement le territoire du Sénégal actuel.

DES CHIFFRES

- **600 000 hommes** sont mobilisés dans l'Empire colonial français dont **1/4 sont des africains** (hors Maghrébins et Malgaches).
- **189 000 hommes** désignés génériquement comme « sénégalais » sont recrutés en AOF et AEF durant la Première Guerre Mondiale. Il faut leur ajouter **41 000 Malgaches**.
- **134 000 sur les 189 000 « sénégalais » combattent en France**.
- **Environ 31 000 tirailleurs sénégalais sur 189 000 périssent lors de la Grande Guerre**, une proportion (1/6^e) pas très éloignée de celle de l'ensemble de l'armée française.
- **L'armée métropolitaine engagée dans la Grande Guerre** représente 8 millions d'hommes, dont 1,5 million meurent dans les combats, soit 1/5^e des effectifs.

PARTIE II

DES AFRICAINS DANS LES TRANCHÉES



De l'expérience combattante de ses héros, Mathieu Vadepied choisit de relater certains fragments. Le temps consacré à la préparation destinée à transformer les pasteurs peuls en tirailleurs « dociles et loyaux » (formule qui revient dans les rapports des commandants des unités sur le front) n'est pas occulté mais le film situe délibérément cette instruction sur le front. Pour les passages obligés (montée au front, baptême du feu, vie quotidienne dans les ruines du village qui sert de base arrière, expérience terrifiante de l'assaut et du *no man's land*), le réalisateur propose son point de vue de cinéaste, sans souci d'exhaustivité. Il place constamment le spectateur dans la position de ses héros, sans manichéisme, ni angélisme. Et il donne à voir et à entendre certaines réalités de la Grande Guerre rarement évoquées dans le 7^e art.

I / « FAIRE » DES TIRAILLEURS

Débarqués en 1917 sur le sol français, Bakary et Thierno ne sont pas immédiatement jetés dans les champs de bataille, en dépit du parti pris du film TIRAILLEURS qui choisit de ne pas traiter les semaines ou mois qui s'intercalent entre leur incorporation dans la « force noire » et la découverte brutale des combats au Nord ou à l'Est de la France. Depuis les hécatombes de 1914 qui ont décimé les BTS, l'État-major français a réfléchi au moyen de mieux former les troupes coloniales et particulièrement celles des combattants d'Afrique subsaharienne à la guerre totale. En effet, la guerre « de matériel » et la guerre des tranchées que se livrent les Européens ne sont tout bonnement pas concevables pour les africains qui mettent le pied sur le sol métropolitain. Issus de la société peule, Bakary et Thierno ont de la guerre une vision transmise par la tradition orale. Dans cette tradition, la guerre partage fonctionnellement les hommes.

Elle a une origine, elle fait intervenir un ou plusieurs héros dont les exploits individuels sont longuement narrés. Elle est ritualisée, qu'il s'agisse pour les guerriers de la préparation physique aux combats, du traitement des prisonniers ou des victimes, de la préparation au danger et à la mort. Elle est faite d'engagements intermittents liés au calendrier agricole. Il y a, dans les récits qui en sont faits, des mécanismes connus de régulation de la violence et des procédures de retour à la paix (Pierre Kipré). Rien ne prépare donc Bakary et Thierno aux réalités toutes différentes qu'ils vont affronter. D'où la nécessité d'une instruction militaire solide.

À Sète, Saint-Raphaël ou Fréjus, ils ont probablement reçu un complément de formation à l'instruction sommaire qui leur a été dispensée dans le camp de regroupement africain [Document 3-15 pages 14-25]. S'il leur a fallu s'accoutumer là-bas à l'uniforme, au port des brodequins cloutés, aux conditions d'hébergement sommaires dans des baraquements Adrian et à l'obsession de l'hygiène des autorités, ils ont dû avant tout apprendre l'obéissance aux ordres - donnés dans une langue connue de quelques-uns seulement - et la discipline [Documents 3-16 pages 14-26].

Il leur a aussi fallu s'exercer, dans des délais très courts, au maniement des armes. Les camps de cantonnement du Sud-Est de la France comme celui de Fréjus [Document 15 page 25] comprennent des terrains d'exercice et de manœuvre mais aussi des champs de tir.



L'instruction militaire de Bakary et Thierno s'est pourtant heurtée à plusieurs obstacles majeurs, signalés par

les historiens Marc Michel, Anthony Guyon et Danielle Domergue-Cloarec. En métropole, les camps d'entraînement et de cantonnements méridionaux sont dirigés par un encadrement peu compétent, les meilleurs officiers étant sur le front. Les officiers affectés à l'instruction militaire ne connaissent pas les hommes qu'ils forment. Ils continuent à les classer en « races guerrières » et « races non guerrières » et s'emploient à faire combattre ensemble des ethnies qui ne parlent pas la même langue et se haïssent, ce que montre remarquablement Mathieu Vade pied en faisant entendre la Babel de langues africaines qu'est le bataillon de Bakary et de Thierno. Un débat non résolu en 1917 anime également les instructeurs : faut-il confier des armes modernes et sophistiquées à des « sénégalais maladroits et peu familiers des armes nouvelles... », (Anthony Guyon) et dont les facultés intellectuelles sont mises en doute ? L'historien relève que le colonel qui dirige les camps de Fréjus-Saint-Raphaël préconise de doter les Sénégalais de revolvers modèle 1892 et non d'armes automatiques qui seraient mal manipulées et sources d'accidents. Enfin, Bakary et Thierno arrivent en 1917 en France, c'est-à-dire à un moment où l'hivernage⁵ a été raccourci par le lancement de l'offensive du Chemin des Dames en avril 1917, voulue par le général Robert Nivelle. Le froid et l'humidité du printemps 1917, accentuent les difficultés des tirailleurs envoyés au front. En résumé, en dépit d'une formation mieux pensée par les cadres supérieurs de l'armée française, Thierno et Bakary comme toutes les recrues africaines du début 1917 n'ont pas eu de temps pour se préparer à la guerre qui les attend.

Pourtant, en terme d'équipement, rien ne les distingue plus des « poilus » ordinaires. S'ils conservent en seconde ligne et dans les cantonnements quelques vestiges de l'uniforme qui fait leur réputation et nourrit les représentations (chéchia, vêtements brun et rouge) [Documents 10-12 pages 22-23], ils abordent le front avec l'uniforme bleu horizon qui s'est imposé dans l'armée française depuis 1915, sont coiffés du casque Adrian, reçoivent, grâce à la promotion de Thierno au rang de caporal, des « capotes » plus chaudes, parfois

renforcées par des épaulières destinées à protéger épaules et thorax [Documents 9-11-16 pages 22-23-29]. Sous la capote, la vareuse s'est imposée en 1916. S'ajoutent progressivement pour les BTS des pulls équipant les chasseurs alpins tant le manque d'acclimatation au froid les vulnérabilise. Leurs jambes sont couvertes des pantalons- culottes bleu horizon, renforcés de bandes molletières qui limitent la contention lors des stations debout prolongées dans les tranchées de première ligne, protègent les mollets de la boue lors des progressions couchées et remplacent partiellement des bottes que l'armée ne peut distribuer à tous du fait de la pénurie de cuir. Ils portent à la ceinture des cisailles (pour couper les barbelés qui séparent les premières lignes du *no man's land*) et le poignard des tranchées pour les combats au corps-à-corps. Ils sont munis de masques à gaz M2 portés sur le côté dans des housses ou des étuis métalliques [Document 16 page 29]. Les vétérans ou les blessés de retour sur le front arborent les chevrons en V inversé, qui se portent depuis 1916 en haut du bras droit ou gauche. Des fusils Berthier dont le modèle a été modifié en 1915, et qui sont équipés de baïonnettes, complètent l'armement.

Tous les tirailleurs ne sont pas équipés de grenades, du fait des réserves émises par les instructeurs quant à leur capacité à en faire bon usage. Le bataillon de Bakary et Thierno présente une assez grande disparité dans les modèles d'uniformes qui équipent les hommes. Cette disparité touche en fait tous les régiments et pas exclusivement les régiments coloniaux : les innovations et les perfectionnements apportés à la tenue militaire sont permanents et ne peuvent faire l'objet d'une production de masse immédiate suffisante. Chacun s'équipe au gré des distributions. Un accessoire essentiel manque aux tirailleurs mais pas à leur officier : le bracelet-montre [Document 13 bis page 24]. Alors que jusque-là la montre pour hommes était la montre à gousset, fermée par un couvercle et rattachée au vêtement par une petite chaîne, le bracelet-montre se diffuse durant la Grande Guerre. C'est un instrument essentiel pour déclencher précisément et de manière coordonnée les assauts, pour contrôler la durée des opérations spéciales et pour organiser le repli. Les réclames dans la presse vantent les avantages dans la guerre des tranchées : portée en bracelet et sans couvercle, la montre donne l'heure instantanément et se prête aux

déplacements furtifs, couchés par exemple. Elle demeure réservée à l'élite. Rien d'étonnant par conséquent à ce que le lieutenant Chambreau, fils de général en soit doté [Document 13 bis page 24].

« L'ordinaire » a lui aussi été adapté aux combattants africains. Depuis le rapport Famin de 1916, la ration de riz, de viande, de café a été augmentée. Les tirailleurs arrivent en métropole avec une ration de 3 mois de noix de kola. Les nombreux échanges de circulaires entre officiers chargés de l'intendance confrontée à une pénurie de ces noix de kola en pleine bataille de Verdun et au moment de l'engagement de la bataille de la Somme attestent le souci de tenir compte des habitudes de consommation africaines. La séquence du repas partagé en seconde ligne ou en zone de cantonnement [Document 14 page 25] montre néanmoins que les adaptations demeurent partielles, la question des interdits alimentaires d'origine religieuse n'étant pas clairement posée. Pourtant, pour répondre aux nécessités du culte des combattants de religion musulmane, on commence à construire des mosquées à l'arrière à partir de 1918. La *Grande mosquée de Paris* est érigée en 1926 pour commémorer les combattants musulmans morts pour la France et les cimetières militaires, comme le prévoit la circulaire de 1914 à l'initiative du président Millerand, devront respecter les croyances des défunts : orientation vers La Mecque, inscription en arabe d'un verset du Coran et croissant ou étoile en lieu et place des tombes pour les soldats chrétiens. Ces mesures marquent une amorce de prise en compte des particularismes culturels des combattants indigènes par le monde politique. Pour mieux affronter les combats, les tirailleurs sont soumis à des exercices et des entraînements supplémentaires en seconde ligne et dans les zones de cantonnement. C'est le seul moyen de les préparer au mieux à la nature du conflit qu'ils vont livrer. La séquence d'entraînement ordonnée par le lieutenant Chambreau et relayée par Thierno qui fait ramper les hommes sous des barbelés en des temps records n'est pas le produit de l'imagination de Mathieu Vadepied. Il faut aguerrir les hommes pour faire des combattants mais aussi pour garantir la survie du groupe [Document 13 page 24].

Ultime adaptation : Bakary et Thierno, s'ils réchappent de leur première confrontation au feu, sont voués à n'être que

« des combattants saisonniers » (Anthony Guyon). Lorsqu'ils arrivent au front, ils sont à « 8 semaines de l'hivernage » soit probablement début septembre 1917. Le froid, l'humidité, les engelures, les infections pulmonaires, la diffusion fulgurante de la tuberculose mettent parfois davantage de soldats hors de combat que l'épreuve du feu elle-même. Ainsi au Chemin des Dames, en avril 1917, selon l'historien Marc Michel mais aussi d'après selon Blaise Diagne [Document 22 page 32], les pertes par le froid sont très importantes, supérieures peut-être aux pertes par le feu. En principe, de fin octobre à fin avril, les soldats africains sont mis en hivernage dans les camps du Sud-Est de la France. Ils y perfectionnent leur entraînement, reprennent des forces, se confrontent à une société civile avec laquelle les relations se normalisent progressivement. C'est grâce à cet hivernage mais aussi bien sûr à la protection assurée par son père, à ses qualités de combattant et à la chance que Thierno peut réchapper des combats et rentrer au village.



ACTIVITÉS DU CHAPITRE I DE LA PARTIE II

DOCUMENTS

Document 9 - Bakary soldat



Photo du film *TIRAILLEURS*
©Marie-Clémence David

Document 10 - La chéchia, la capote bleue horizon, la vareuse marron : des uniformes pas totalement uniformisés



Photo du film *TIRAILLEURS*
©Marie-Clémence David

ACTIVITÉS DU CHAPITRE I DE LA PARTIE II

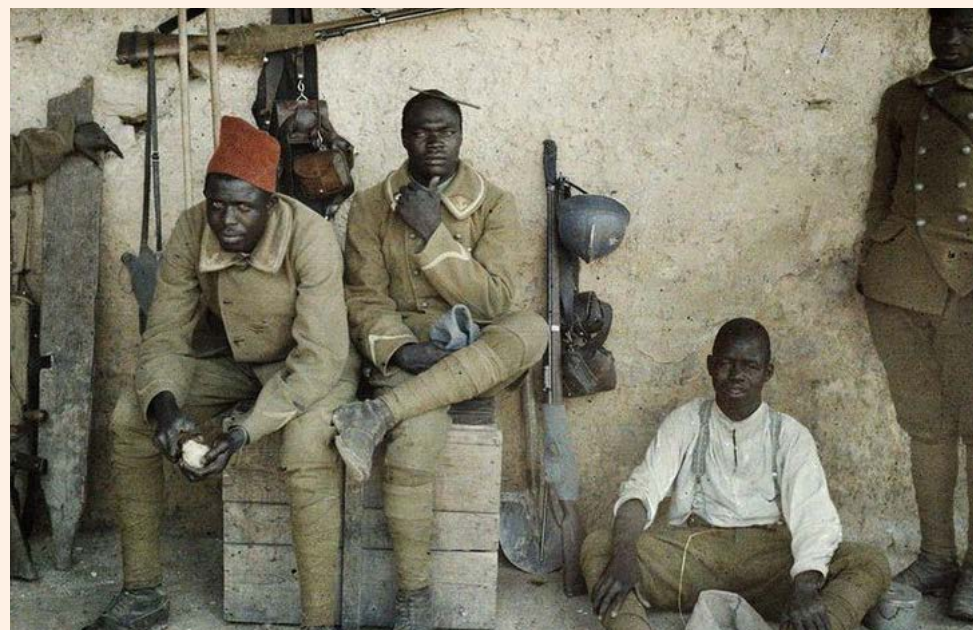
DOCUMENTS

Document 11 - Repos



Photo du film TIRAILLEURS
©Marie-Clémence David

Document 12 - Quatre militaires sénégalais à Saint-Ulrich (Haut-Rhin),
le 16 juin 1917



Autochrome de Paul Castelnau, MPP de Charenton-le-Pont
©RMN cité par L'Histoire par l'image - <https://histoire-image.org/etudes/troupes-coloniales-service-patrie>

ACTIVITÉS DU CHAPITRE I DE LA PARTIE II

DOCUMENTS

Document 13 - S'entraîner sans trêve en seconde ligne ou dans les cantonnements...



Photo du film TIRAILLEURS
©2023 - UNITÉ - KOROKORO - GAUMONT - FRANCE 3 CINÉMA - MILLE SOLEILS - SYPOSSIBLE AFRICA

Document 13 bis : ...pour être à même de mieux affronter les combats lors des offensives



Photo du film TIRAILLEURS
©2023 - UNITÉ - KOROKORO - GAUMONT - FRANCE 3 CINÉMA - MILLE SOLEILS - SYPOSSIBLE AFRICA

ACTIVITÉS DU CHAPITRE I DE LA PARTIE II

DOCUMENTS

Document 14 - Le repas : choc des cultures ou occasion de fraterniser et de partager la culture de l'autre ?



Photo du film TIRAILLEURS
©2023 - UNITÉ - KOROKORO - GAUMONT - FRANCE 3 CINÉMA - MILLE SOLEILS - SYPOSSIBLE AFRICA

Document 15 - Hivernage et entraînement dans le Sud-Est de la France



Source : <https://enseignants.lumni.fr/fiche-media/00000001031/un-camp-d-entrainement-de-tirailleurs-senegalais-sur-la-cote-d-azur-muet.html>
Document Gaumont 1915

ACTIVITÉS DU CHAPITRE I DE LA PARTIE II

QUESTIONS

Documents 9-10-11-12-13 bis

1/ Après avoir défini le mot « autochrome », recherchez dans les photogrammes **9-10-11** et dans l'autochrome **12**, réalisé par Paul Castelnau, les pièces qui composent l'uniforme et l'équipement des tirailleurs et expliquez leur fonction dans la guerre des tranchées alors en cours. Vous pouvez piocher dans la liste de mots suivants : casque Adrian, brodequins cloutés, bottes de cuir, bandes molletières, masque à gaz avec housse et étui métallique, barda, fusil Berthier et baïonnette, capote bleue horizon, vareuse, chéchia, cisailles, poignard des tranchées, képi.

2/ Parmi ces images, quelles sont celles qui vous paraissent les plus représentatives de l'équipement des soldats des troupes coloniales ? Justifiez votre réponse.

3/ Renseignez-vous : dans quelles conditions les autochromes sont-ils réalisés pendant la Grande Guerre ? L'autochrome **12** est-il plus fidèle à l'histoire que les photogrammes **9-10-11** du film TIRAILLEURS ? Vous pouvez recourir aux sources déjà consultées dans l'activité précédente :

- « Photographier la guerre » produit par le Mémorial 14-18 en 2021 <https://memorial1418.com/wp-content/uploads/2021/04/DP-Expo.pdf>
- le dossier fait par L'Histoire par l'image (Photographier la guerre) : <https://histoire-image.org/albums/photographier-premiere-guerre-mondiale>

Documents 13-14-15

1/ Comment le commandement français prépare-t-il les tirailleurs à la guerre ?

2/ Analysez les photogrammes **13** et **14**. Où est placée la caméra ? Pourquoi ? Différenciez les relations qui sont ainsi suggérées.

3/ À débattre : que pensez-vous de l'insistance du lieutenant Chambreau à trinquer avec Thierno et son camarade [Document 14] ? Qu'est-ce qu'elle traduit ? Répondez de manière nuancée.

Documents 15

1/ Un film est un montage organisé d'images.

Analysez les images tournées dans le camp d'entraînement des troupes coloniales. Reconstituez le plan de ce court-métrage en donnant un titre à chacun des épisodes filmés qui constituent le film.

Identifiez pour chacun de ces épisodes l'endroit où se trouve la caméra (environ 25 kilos) et l'opérateur. Montrez que, dans ce film, peu d'images sont des images « volées » et que les tirailleurs sénégalais sont soumis aux consignes de l'opérateur, donc **intégrés à une mise en scène**.

2/ Que voit-on précisément de cet entraînement militaire auquel les « vrais » tirailleurs sénégalais sont soumis ?

3/ Pourquoi l'épisode final, celui du tirailleur à la machette, crée-t-il une forme de malaise chez le spectateur ?

4/ Quel est le discours construit par le réalisateur et les autorités militaires sur les troupes coloniales d'après ce court-métrage ?

5/ Rédigez un texte d'une dizaine de lignes en démontrant que ce documentaire est un film de propagande.

2 / FRÈRES D'ARMES OU « CHAIR À CANON » ?

Bakary et Thierno entrent en guerre dans une année 1917 particulièrement difficile pour les armées alliées. D'abord parce que le front de l'Est de l'Europe est en train de s'effondrer. Les révolutions de février/mars et d'octobre/novembre 1917 surviennent dans un contexte de désertions massives des soldats russes qui, mal équipés, mal commandés et mal ravitaillés « votent avec leurs pieds ». Ensuite parce que les grandes offensives de 1916 (Verdun et la Somme) destinées à percer le front ont échoué. Enfin parce que l'offensive lancée dans l'Aisne en avril 1917 par le général Robert Nivelle au Chemin des Dames fait fiasco.

C'est par conséquent au cours d'une année horribile plus encore que les précédentes que Bakary et Thierno font leur entrée en guerre. Mathieu Vadepied évoque les hécatombes produites par les batailles inutiles (charrette des morts et des gueules cassées ou mutilées de guerre qui remontent de première ligne). Bakary croise dans l'infirmerie des blessés qui auraient pu s'être volontairement mutilés. Mais s'il s'obstine à désertir et se refuse à combattre, c'est par choix individuel et non parce qu'il est gagné par les idéaux révolutionnaires, politiques et pacifistes qui agitent l'arrière (grandes grèves de 1917) et le front (mutineries de 40 000 hommes sur 2 millions de soldats présents sur le front de l'Ouest que des historiens comme Annette Becker et Stéphane Audouin-Rouzeau préfèrent qualifier de « refus d'obéissance à de mauvais chefs » [S. Audouin-Rouzeau et A. Becker, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, coll. Folio Histoire, 2003]. Le BTS de Bakary et Thierno, même s'il comporte une filière facilitant les désertions avec des intermédiaires multiples, ne paraît pas gagné par l'agitation politique qui souffle sur certains secteurs du front.

Seul le 61^e BTS se mutine et il le fait non pas pour des motifs politiques mais après avoir subi des pertes sans précédent au Chemin des Dames.

S'il se refuse à identifier et circonstancier les combats en plaçant les protagonistes de son film du côté d'une colline de Morsang qui n'existe pas, Mathieu Vadepied suggère à petites touches la complexité du contexte politique et militaire de l'été et de l'automne 1917.

La guerre à laquelle s'initient brutalement Bakary et Thierno est une guerre de position. Depuis l'automne 1914, le blocage stratégique du front a conduit les armées adverses à s'enterrer. Parce qu'il n'est pas historien et ne vise pas une reconstitution minutieuse du front, Mathieu Vadepied et son équipe installent l'action sur quelques lieux clés d'un front, fait en réalité d'un vaste système de tranchées françaises et allemandes qui, de part et d'autre du *no man's land*, forment un réseau de lignes parallèles et zigzagantes, reliées par des boyaux ou des tranchées de traverse aux zones de cantonnement (dans le film, un village en ruines).

Ces tranchées du côté français se signalent par leur caractère sommaire, par opposition à des tranchées allemandes conçues pour durer, bétonnées, électrifiées et fortifiées [Document 19 page 30]. Cette différence rend compte aussi d'une approche opposée de la stratégie. Les Français sont obsédés par l'idée de « la percée »⁶, la bataille décisive qui va enfoncer les lignes adverses et repousser l'ennemi : c'est le cas du général Chambreau. Les Allemands misent sur la « défense en profondeur »⁷, se donnant les moyens d'abandonner les premières lignes pour mieux y revenir. La bataille ancienne (décisive, sur un court

laps de temps, caractérisée par un choc frontal) n'est plus possible : les troupes sont enkystées dans un *no man's land* extrêmement réduit, les hommes sont aux prises avec des machines qui déshumanisent l'affrontement, les offensives durent des mois et s'achèvent par un retour au statu quo ou par le déplacement dérisoire des lignes de front. C'est bien ce qu'évoque avec dérision le lieutenant Chambreau dans le film TIRAILLEURS [Document 17 page 29].



6 - Voir "Boîte à outils de la partie II" page 40.

7 - Voir "Boîte à outils de la partie II" page 40.



Stéphane Audoin-Rouzeau parle de « non-bataille » à propos de cette guerre de tranchées faite d'attente, d'ennui et de l'impossibilité de rompre le front [Documents 17-18 pages 29-30]. Pour sortir de l'impasse, la guerre est devenue une guerre de matériel : grenades, armes chimiques suggérées par le masque à gaz porté au côté, artillerie lourde des canons, obus et mines qui déchirent le sol en cratères gigantesques et font « sauter » les combattants au sens premier du terme [Document 16 page 29]. Cette guerre industrielle désintègre les hommes, fragmente les corps, annule toute possibilité de retrouver une trace des disparus. Sitôt montés au front en septembre 1917, Bakary, son fils et leur bataillon sont envoyés en première ligne. C'est à une violence terrible qu'ils sont d'emblée confrontés : peur, bruits assourdissants de l'artillerie, perte momentanée des sens et des repères [Document 16 page 29], râles des blessés et agonisants abandonnés dans le *no man's land*, cadavres laissés sans sépulture comme Adama [Document 20 page 31], rations froides, nuits sans sommeil.

C'est donc de souffrances et de traumatismes qu'il est question et pour les tirailleurs africains de la confrontation avec une civilisation européenne qui leur était présentée comme supérieure et qui se signale avant tout par sa barbarie. Dès le premier engagement, la mort d'Adama place Bakary et Thierno dans les « communautés de deuil » décrites par Annette Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau. Cette violence n'est pas seulement subie. Elle est aussi administrée. Comme son fils Thierno, le pacifique Bakary finit par céder à la violence. Il est ainsi victime de la brutalisation décrite par George L. Mosse, selon lui inhérente au temps de guerre. Les tirailleurs sénégalais ont-ils plus que d'autres été exposés à la violence, faisant office pour les généraux de « chair à canon » ? C'est ce que demande Blaise Diagne en juin 1917 à la Chambre des députés dans un conseil secret, après les pertes évitables recensées en avril 1917 lors du lancement de l'offensive du Chemin des Dames [Document 22 page 32]. Mathieu Vadepied choisit de ne pas parler de ces débats qui s'étendent jusque dans la sphère politique. Il montre une fraternité d'armes globale, qui amène Européens et africains à dépasser préjugés raciaux et sociaux pour former des unités réduites, autonomes, solidaires. C'est en tout cas cette fraternité d'armes qui fait tenir Thierno et fait de lui un combattant de plus en plus efficace, indépendamment des deuils et de la culpabilité qu'il endure.

ACTIVITÉS DU CHAPITRE 2 DE LA PARTIE II

DOCUMENTS

Document 16 - Une guerre au seuil de violences inégalées



Photo du film TIRAILLEURS
©Marie-Clémence David

Document 17 - Une guerre de position entrecoupée d'offensives meurtrières et inutiles

Extraits du scénario du film TIRAILLEURS

VILLAGE-BAR/EXT. NUIT

CHAMBREAU

[...] "Victoire totale, mon ami ! On a avancé de 300 mètres, on a perdu 2000 hommes pour cette colline et maintenant on va attendre sagement pour tenir la position jusqu'à ce que les Allemands considèrent qu'ils veulent à leur tour prendre notre première ligne, c'est-à-dire leur ancienne première ligne et alors nous on reviendra à notre ancienne première ligne jusqu'à ce que l'état-major considère à nouveau que cette colline est prioritaire et qu'on recommence à attaquer. C'est la loi de la guerre, caporal." [...]

CHAMBREAU

"Les grandes offensives, ce sont des boucheries. Il faut harceler et piquer l'ennemi pour le faire tomber."

ACTIVITÉS DU CHAPITRE 2 DE LA PARTIE II

DOCUMENTS

Document 18 - *La Guerre* de Marcel Gromaire : un regard d'artiste sur les combattants des tranchées

Marcel Gromaire, *La Guerre*, 1925

Huile sur toile, 127,6X97,8 Musée d'Art moderne de la ville de Paris ©RMN



Présenté et analysé sur le site Histoire par l'image dans l'article la déshumanisation des soldats

Source : <https://histoire-image.org/etudes/deshumanisation-soldats>

Document 19 - Une guerre de tranchées

Autochrome de Paul Castelnau, *Tranchée de première ligne* : 16 juin 1916

©Ministère de la Culture/ Médiathèque du Patrimoine

Réf : 07-534201/CA000500



Source : <https://histoire-image.org/etudes/regard-tranchees>